

L'AUBE POURPRE

Jean FAGGIANELLI

Saint Rémy de Provence - septembre 2010

SCÈNE I

Le roi ; Fersen

LE ROI

Seul !... enfin ! Quel soulagement de ne plus avoir à souffrir la promiscuité de ces brutes sanguinaires que sont mes geôliers, qui me persécutent, me couvrent d'injures et se réjouissent de ma déchéance. N'ont-ils pas même pris du plaisir à me décrire par le menu, le supplice de la malheureuse princesse de Lamballe, me contant avec d'horribles détails comment ses assassins lui avaient arraché le cœur, ouvert le ventre, bu son sang, et la façon dont ils s'étaient confectionné des moustaches avec sa toison intime ! Mon Dieu que la fièvre révolutionnaire est une terrible maladie ! Comment peut-il exister des gens assez ignobles pour exercer de telles atrocités qui épouvantent la nature ? Oui... comment ? Mais... on vient ! Ne me laissera-t-on jamais un instant de répit ?

Fersen entre

Vous ? Fersen ! ... quel bonheur de voir enfin un visage ami ! Qu'il m'est doux de savoir qu'il existe encore quelques

fidèles capables de braver tous les dangers pour m'apporter un instant de réconfort !

FERSEN

Que Sa Majesté...

LE ROI, *le coupe*

Sa Majesté ? Vous êtes bien hardi mon ami, de me qualifier d'un titre qui n'existe plus... savez-vous que mon très dévoué majordome M. de Thierry a été massacré à coups de piques pour avoir crié « Vive Le Roi » ?

FERSEN

Sire, je n'ignore rien de tout cela, mais pour moi, ainsi que pour beaucoup d'autres, vous êtes toujours le roi...

LE ROI, *le coupe*

Le roi ? Le roi a disparu, il est mort ; quant à l'individu qui se paraît de ce titre, il en sera de même dans quelques heures. Fersen, je ne sais par quel subterfuge vous avez réussi à déjouer la vigilance de mes geôliers, mais votre courage ne doit pas vous faire oublier que vous courez un grand danger.

FERSEN

De cette manœuvre, Sa Majesté en sera bientôt éclairée ; mais qu'elle se rassure, pour l'instant, je ne cours aucun risque.

LE ROI

Le croyez-vous vraiment ? Ce lieu pullule de soi-disant patriotes prêts à égorger n'importe qui pour un simple regard

mal compris. Il m'ennuierait beaucoup que vous soyez tourmenté à cause de moi, à cause de Louis le dernier, un fantôme de roi ! Fersen mon ami, ne jouez pas votre vie pour une époque qui a irrémédiablement disparu, cela n'en vaut pas la peine !

FERSEN

Sa Majesté est trop pessimiste et certainement lui plaira-t-il d'entendre que je ne suis pas seul, qu'il existe quantité de gens courageux...

LE ROI, *le coupe*

Des gens courageux ? Mais où sont-ils ? Les trouvez-vous dans mon entourage ? Il n'en est rien et cela m'afflige fort ! M. de Vaudreuil ? ... enfui ; M. de Polastron ? ... enfui ; M. de Lauzun ? ... Enfui ; Mme de Polignac ? Ah ! Mme de Polignac ! Un génie de l'intrigue, un démon déguisé en ange qui possède l'art de recevoir sans jamais rien donner en échange ! Enfuie elle aussi avec tout son clan !

Quant à mes deux frères, Provence et Artois, aux premiers coups de feu, ils sont partis au grand galop rejoindre l'étranger d'où ils fomentent de sordides intrigues qui ajoutent à mes malheurs. Qu'espèrent-ils ? Régner à ma place ? Les fats !

Combien est grande ma tristesse d'avoir été trompé par de vils personnages uniquement préoccupés de sauver leurs têtes et leurs intérêts !

FERSEN

Croyez bien, Sire, que je déplore l'attitude de ces lâches individus qui ne savent que prendre et ne font aucunement

honneur à leur prétendue noblesse. Sire, oubliez-les ! Ils ne sont rien.

Que Sa Majesté soit convaincue qu'il existe des nobles, des artisans, des militaires, des perruquiers, des valets, des laquais, des prêtres qui sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour défendre sa cause. Qu'elle sache que ces horribles événements ne sont le fait que de quelques centaines de poissardes et de coupe-jarrets avinés, endoctrinés dans les cafés et les bouges de cette cour des miracles qu'est le palais royal, et que, pour la grande majorité des Français, vous êtes toujours le roi, celui dont le règne aurait dû être le plus beau et le plus fécond pour le pays.

LE ROI

Cela aurait pu effectivement être ainsi pour le plus grand bonheur de mon peuple et le mien, mais l'opportunité en a été manquée, et sans doute, la faute m'en incombe, car faible, velléitaire, imprévoyant, indécis, je n'ai jamais été capable de maîtriser une situation qui m'a toujours échappé.

FERSEN

Sa Majesté est bien sévère !

LE ROI

Sévère ? Non, lucide, tout simplement ; d'ailleurs, auriez-vous oublié les paroles cruelles de vérité du baron de Viomesnil ? « Avec un pareil homme, il n'y a rien à faire » !

FERSEN

Comment a-t-il osé ?

LE ROI

Allons, ne faites pas mine de vous en offusquer, vous savez très bien que M. le Baron a vu juste. Savez-vous, dans la grande solitude qui précéda votre visite, j'ai eu tout le loisir de m'interroger et de mettre en évidence mes dramatiques erreurs, et avant que ma tête ne roule dans le panier, je voudrais extirper de mon être toutes ces méchancetés qui me tourmentent et m'épouvantent.

FERSEN

Pour cela Sire, votre confesseur, qui ne5 saurait tarder, y pourvoira de la meilleure des façons.

LE ROI

Certes ! Certes ! L'abbé de Firmont est un excellent homme qui saura me préparer de manière à paraître à mon avantage devant l'Éternel, qui me permettra d'alléger ma besace chargée de fautes et de péchés. Mais cela restera un exercice convenu, un nettoyage officiel de l'âme en quelque sorte.

FERSEN

Vos péchés Sire, mais quels péchés ? Vous avez été bon père, bon époux, bon roi, alors...

LE ROI, *le coupe*

Fersen, derrière vos paroles apparaît le courtisan. Croyez-vous que ce soir, il me plairait d'entendre à nouveau les platitudes et les sonnettes que l'on me servait à la cour ? Assurément non ; je vous l'ai dit, j'ai besoin d'épancher mon

âme. Alors... cette confession, oui, cette confession, n'ayons pas peur des mots, n'aura de valeur que si l'on pratique le langage de la vérité.

FERSEN

Mais Sire, personne ne trouvera à redire à ce que je viens d'exprimer, il n'y a là que vérité.

LE ROI

En êtes-vous sûr ? Bon père et bon époux, cela est vraisemblable... bon roi... les récents événements montrent à l'évidence qu'il n'en est rien. Allons Fersen, point de cérémonies, vous avez très bien compris ce que j'attends de vous : une conversation entre amis, un dialogue vrai et authentique.

FERSEN, *embarrassé*

Mais Sire, cela équivaldrait à avoir l'outrecuidance de me mettre à votre hauteur, et cela ne se peut !

LE ROI

Faut-il que je vous l'ordonne ? Vous savez pourtant combien il m'est pénible de donner des ordres, alors, je vous en prie, évitez-moi cela.

FERSEN

Sire, il en sera selon vos désirs.

LE ROI

À la bonne heure ! Car, voyez-vous Fersen, il y a une infinité de questions qui m'assaillent et me tourmentent et auxquelles il me siérait fort d'apporter une réponse, ou tout au moins, un éclaircissement.

Suis-je un tyran, tel Sardanapale, Caligula ou Néron, comme le hurlent sous mes fenêtres des braillards avinés et déguenillés ?

Mort au tyran érucent-ils « nous saignerons ce gros cochon de Capet et sa chienne d'Autrichienne. On fera des cocardes avec leurs boyaux, des ceintures avec leurs peaux et nous cuirons leurs cœurs et leurs foies pour les manger ».

Ai-je été si cruel et pervers pour susciter de pareilles manifestations de haine ?

Suis-je poltron ? ... certains le clament et se moquent... un roi poltron !

FERSEN, *l'arrête*

Cessez donc de vous tourmenter Sire, vous n'êtes ni cruel ni pervers ; quant à votre poltronnerie... disons que... mais est-il vraiment nécessaire de parler de tout ceci ?

LE ROI

Veillez, je vous prie, en rester là avec vos atermoiements ; je vous demande d'être vrai ; allons parlez, pour mon plus grand plaisir !